

POUR SE DÉTENDRE

Les inédits du tennis

Anecdotes, gags, faits rocambolesques. Le tennis ne manque pas d'histoires qui font souvent sourire et parfois pleurer. Promenade chronologique dans quelques-uns des inépuisables inédits du tennis.

1878. Veni, vidi, vici

Frank Hadow est un Anglais propriétaire de plantations à Ceylan, où il s'adonne de temps en temps aux sports de raquette. En 1878, il passe ses vacances à Londres. Ses sœurs l'amènent à Wimbledon où il s'inscrit au tournoi éponyme créé l'année précédente. Hadow crée la surprise en éliminant un à un tous ses adversaires sans perdre le moindre set. Il se retrouve en finale contre son compatriote Spencer Gore, qui selon le système du challenge round en vigueur, a directement été qualifié en tant que vainqueur de l'édition précédente. D'aspect fragile, le jeu précis de Hadow ne fait pas forte impression. Mais à chaque fois que Spencer Gore monte au filet, Frank Hadow élève la balle en l'air afin de le lobber. Sans le savoir, il vient d'inventer le lob. Après sa victoire, il ne jouera plus jamais au tennis !

1958. Le cauchemar anglais d'Alain Bresson

En 1958, le jeune Français Alain Bresson, âgé de dix-huit ans, participe à son premier Wimbledon. Il est opposé au prometteur Manuel Santana, face à qui il va vivre un véritable cauchemar. Tout commence par une blague d'autres joueurs français qui lui expliquent que le protocole veut qu'il se présente en tenue impeccable au *All England Tennis-Club* afin de connaître son adversaire, sous peine d'être exclu à vie du tournoi. Bresson arrive devant l'arbitre en costume-cravate, déclenchant l'hilarité générale. Mais son calvaire ne fait que commencer. Car lors de son match, il pleut et l'herbe est glissante. Il est au service. À sa première balle, il glisse en servant, tombe, se relève avant de s'étaler à nouveau. À son deuxième service, il monte au filet et emporté par son élan, saute le filet pour finir allongé au pied de son adversaire incrédule. Sur le retour de son troisième service, Bresson tombe à nouveau. Après son quatrième service, Bresson monte au filet, mais chute encore, salissant sa tenue blanche. Il perd le premier set 6-0. Déboussolé, Bresson décide alors d'enlever ses chaussures et de continuer en chaussettes ! Mauvaise idée. Après avoir remis ses chaussures, il prend une nouvelle bicyclette (6-0). Il finit le match en larmes après un dernier set perdu 6-1, sous les rires des spectateurs. Le cauchemar se termine avec sa sortie du court lorsqu'il se prend les pieds dans son sac, trébuche pour finir les bras en croix, le visage dans l'herbe avec ses raquettes éparpillées autour de lui.

1964. La sieste de Dorothy

Dorothy Cavis-Brown, est une arbitre émérite de Wimbledon où elle sévit depuis plusieurs années. En ce jour d'ouverture du tournoi 1964, elle officie sur le court 3 pour le match qui oppose le Sud-africain Abie Segal à l'Américain Clark Graebner. Alors que Segal mène 6-2, 7-5, 5-2 et sert pour le match, les joueurs se rendent compte que la juge a sombré dans le sommeil ! Segal déclarera « *je savais que mon jeu était ennuyeux, mais pas à ce point !* ». Après l'incident, immortalisé par les photographes et largement relayé dans les Tabloïds, Dorothy Cavis-Brown sera bannie de la « profession ».



1966. Le fair-play de Guylas

Roland-Garros 1966. L'Australien Tony Roche est qualifié pour la finale du simple messieurs face au Hongrois Istvan Guylas, qui à trente-cinq ans, atteint pour la première fois la finale du tournoi. Mais la veille du match, l'Australien se tord la cheville alors qu'il joue la demi-finale du double messieurs avec John Newcombe. Il doit abandonner avec un avis médical catégorique comme quoi il sera « impossible de jouer demain ». Le matin de la finale du simple, Guylas apprend la blessure de son adversaire. Il demande alors que la rencontre soit reportée de vingt-quatre heures. Le médecin donne son feu vert et après un match d'une heure trente (6-1, 6-4, 7-5), Tony Roche soulève la coupe. La poignée de main entre les deux joueurs est chaleureuse. Le public ovationne le Hongrois Istvan Guylas pour son magnifique geste de sportivité, qui lui octroiera le surnom de « Monsieur fair-play ».



1973. Le boycott de Wimbledon

Deux mois avant l'édition de Wimbledon 1973, la Fédération Yougoslave, soutenue par l'ATP, suspend son numéro 1 Nikki Pilic pour avoir refusé de jouer en Coupe Davis (au profit d'un tournoi plus lucratif à Las Vegas). Du coup, par solidarité avec le joueur yougoslave, quatre-vingt-un autres joueurs boycottent le tournoi anglais. Contraints de refaire le tableau au dernier moment, les dirigeants font appel aux vieilles gloires et aux jeunes espoirs. Les anciens Pietrangeli, Sedgman et Fraser sont admis directement dans le tableau final, alors que les têtes de série sont considérablement rajeunies : Bjorn Borg 17 ans, champion junior l'année précédente est n°6 et Jimmy Connors, 20 ans, n°5. Le boycott n'eut pas d'impact sur le public qui vint assister à la victoire du tchèque Kodès.



1974. Une drôle de Coupe Davis

La Coupe Davis disputée en 1974 fut le théâtre de deux faits marquants. D'abord en quart de finale lorsque l'Inde et l'Australie disputèrent une rencontre plus qu'acharnée. En effet, 20 sets et 327 jeux âprement disputés furent nécessaires pour départager les deux équipes. Un combat titanesque dont les scores illustrent l'intensité des rencontres. Match 1 (4 sets) 11-9, 9-11, 12-10, 8-6. Match 2 (4 sets) 14-12, 17-15, 6-8, 6-2. Match 3 (5 sets) 17-15, 6-8, 6-3, 16-18, 6-4. Match 4 (3 sets) 8-6, 6-4, 6-3. Match 5 (4 sets) 6-1, 5-7, 6-4, 6-4. Grâce aux frères Amritraj (Vijay et Anand), l'Inde sortit vainqueur de cet affrontement. Puis, élimina l'Union Soviétique en demi-finale. Mais pour protester contre la politique d'apartheid alors en vigueur en Afrique du Sud, le gouvernement indien refusa de jouer la finale prévue à Johannesburg. Une finale sur terrain neutre fut évoquée, mais sans être concrétisée. Du coup, l'Afrique du Sud souleva le Saladier d'Argent sans jouer la moindre balle.



1976. La raquette spaghetti

Au printemps 1977, un horticulteur Allemand du nom de Werner Fischer, propose à quelques joueurs du circuit professionnel une cordage de raquette révolutionnaire. Cet artisan original a en effet doublé, dans le carré central du tamis, les cordes en coinçant du caoutchouc aux intersections. Son objectif : « permettre au joueur moyen de donner sans forcer le même lift qu'un joueur exceptionnel ». En juin 1977, l'Australien Philips-Moore utilise cette raquette à Roland-Garros. Les effets sont sidérants : trajectoires illisibles, bruits étranges, rotations ingérables, rebonds fuyants, lifts décuplés. Au cours de l'été, le Français Georges Goven qui n'a jamais dépassé les 50 à l'ATP, bat Ilie Nastase (n°7 mondial) et Vitas Gerulaitis

(n°5 mondial). Certains joueurs vont alors jusqu'à poser deux ou trois cordages sur leurs raquettes. Mais des protestations commencent à s'élever contre cette raquette déloyale. Début septembre, à Forest Hills, le modeste Américain Mike Fischbach (216^e mondial) tout droit sorti des qualifications, bat le légendaire Stan Smith (15^e mondial) avec ce petit chef-d'œuvre artisanal. Enfin, en octobre, la finale du tournoi d'Aix-en-Provence oppose l'Argentin Guillermo Vilas (n°4 mondial) au Roumain Ilie Nastase (n°8, mais loin de son niveau de 1973). Vilas est sur une série de 53 victoires sur terre, mais Nastase joue avec une Head cordée en spaghetti. Mené 6-1 7-5, l'Argentin abandonne et déclare : « *je n'ai pas été battu par un joueur mais par une raquette* ». Dans la foulée, la Fédération internationale de tennis bannit ce cordage. À peine cuits, les spaghettis sont donc jetés par le nouveau règlement.

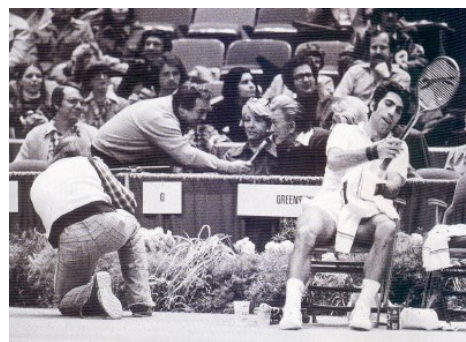


Michael Fischbach

1976. Mr et Mme Douglas

En 1976, la finale du Masters se déroule à Houston, aux États-Unis. Elle oppose l'Espagnol Manuel Orantes au Polonais Wojtek Fibak. Ce dernier mène deux sets à 1 et 4-1 dans le quatrième set. Au changement de côté, comme elle le fait depuis le début du match, la télévision américaine interroge une personnalité présente dans le public. C'est au tour de l'acteur Kirk Douglas de donner son avis retransmis en direct dans la salle : « *Fibak et Orantes sont deux gentlemen du sport, mais au point où en est, je pense que le vainqueur sera Fibak* ». Mais soudain, l'épouse de Kirk Douglas saisit le micro et déclare :

« *attends ! Orantes n'est pas encore battu. Orantes est un grand lutteur* ». L'Espagnol sourit et retourne sur le court. Deux heures plus tard, il remporte la finale en infligeant un cinglant 6-1 à son adversaire dans le cinquième set. Lors de la conférence de presse, Fibak déclarera : « *cette interview, c'était certainement une bonne idée... pour le public* ».



1977. Renée Richards, née Richard Raskind

Richards Raskind est un ophtalmologiste américain réputé de New-York. Avec son mètre quatre-vingt-huit, c'est aussi un très bon joueur de tennis qui a disputé cinq fois l'US Open entre 1953 et 1960. En 1975, il décide de changer de sexe et devient Renée Richards : « *j'ai choisi de m'appeler Renée car en Français, c'est une conjugaison du verbe renaitre* ». À une époque où la question transgenre est encore totalement

taboue, Renée se lance alors à plus de quarante ans dans une carrière tennistique professionnelle. Cependant, en 1976, un journaliste révèle sa situation. Débute alors un long combat juridique avec la Fédération américaine de tennis. Cette dernière lui interdit de participer à l'US Open pour avoir refusé un test de féminité. Mais Renée Richards remporte le procès. Bête de foire du tennis féminin, sa carrière dure quatre ans, avec notamment une finale de double à l'US Open 1977, un titre à Buenos-Aires la même année, un quart de finale à Forest-Hills en 1978 et une vingtième place mondiale en 1979. En 1982, Renée Richards met un terme à sa carrière et devient l'entraîneuse de Martina Navratilova qui remporte alors son premier Roland Garros.



Ilie Nastase et Renée Richards, coéquipiers en double mixte à l'US Open.

1977. Le chat d'Ilie

Juin 1977, quart de finale du double messieurs à Roland-Garros. Le Roumain Ilie Nastase et l'Australien Bob Hewitt s'apprêtent à affronter la paire italienne Paolo Bertolucci – Adriano Panatta. Le fantasque Nastase connaît le caractère superstitieux de ses compatriotes. Il charge alors le responsable du vestiaire de lui ramener un chat noir (contre 500 Francs) qu'il enferme dans son sac. Dès la première balle, il fait mine de vouloir changer de raquette. Il en profite pour libérer le chat qui file aussitôt vers Panatta. Celui-ci énervé insulte alors copieusement un Nastase hilare. Le public croit à une coïncidence et éclate de rire. Mais, le mal est fait. La paire australo-roumaine bat les superstitieux Italiens.

1979. Le match de la vulgarité

Deuxième tour de Flushing Meadow 1979. Le jeune américain John McEnroe, vingt ans et les nerfs à fleur de peau, affronte le roublard roumain Ilie Nastase, alias Nasty (le méchant), de treize ans son cadet, devant un public imbibé d'alcool après avoir attendu le début de la night session. Les spectateurs applaudissent la première double faute de McEnroe, qui lui répond par un bras d'honneur. Les injures volent (« *Monsieur l'arbitre, dites à Mac qu'il ne m'appelle pas fils de pute, mais monsieur fils de pute* »). Mais c'est Nastase qui fait déraiser le match. Enervé par le temps pris par McEnroe au service, il va jusqu'à s'allonger sur le sol, faisant mine de s'endormir avec sa raquette en guise d'oreiller. L'américain mène 6-1, 4-6, 6-3, 2-1 break. Nastase continue ses provocations, conteste les décisions arbitrales et écope d'un point, puis d'un jeu de pénalité. Le public hurle « 2-1, 2-1 » en balançant des canettes de bière sur le court. L'arbitre finit par disqualifier Nastase. Mais face à la fureur du public, le directeur du tournoi fait reprendre la rencontre à 2-1 ! Finalement, McEnroe remporte le match...et le tournoi.



1983. Le set d'or

Le 28 février 1983, lors du tournoi de Delray Beach, l'Américain Bill Scanlon rencontre le Brésilien Marcos Hocevar, trentième joueur mondial. Au cours du second set, il lui inflige un brutal 6-0. Mais surtout, il ne perd aucun des points disputés ; soit 24 points gagnés consécutivement. C'est la première fois dans l'histoire du tennis professionnel, qu'a lieu ce qu'on appelle dans le jargon tennistique, un *set d'or*. La Kazakhe Yaroslava Shvedova renouvellera cet exploit rarissime au troisième tour de Wimbledon 2012, au dépend de l'Italienne Sara Errani, récente finaliste de Roland-Garros (6/0, 6/4).

1983. Un mort sur le court

En 1983, la demi-finale du tableau de l'US Open Junior 1983 oppose le Suédois Stefan Edberg à l'Américain Patrick McEnroe. Mais la rencontre vire au drame au cours du troisième set. Car un des juges de ligne est touché à l'aine par un service d'Edberg. Voulant éviter la balle, l'homme a même chuté et sa tête a heurté le ciment du court. Inconscient, il ne se réveillera pas et décèdera cinq jours plus tard. Edberg remportera le tournoi, mais sera énormément marqué par cet accident, au point de songer à arrêter le tennis.



1986. Lettre à Riton

Quart de finaliste de Roland-Garros en 1985, Henri Leconte affronte au troisième tour l'année suivante le Brésilien Cassio Motta, modeste, mais solide joueur de terre-battue. Après une heure de jeu, le Français est mené deux sets à zéro (6/1 6/3). Il commet de nombreuses fautes directes et son jeu paraît déstructuré. Le troisième set est une copie conforme des deux précédents. Le match semble toucher à sa fin. Dans la loge, son entraîneur Patrice Dominguez assiste dépité à la défaite de Leconte.



À 6/5 pour Motta, les joueurs changent de côté. Patrice Dominguez griffonne alors un petit mot sur un carton d'invitation VIP, qu'il fait passer à son joueur. « *On est avec toi. On a confiance. Calme-toi. Prépare tes attaques plus soigneusement et surtout joue ton jeu au filet. On t'embrasse* ». Riton lit le message, se lève, se dirige vers la loge et lance à son entraîneur : « *tu ne pouvais pas le dire plus tôt, pauvre con !* ». La rencontre change alors complètement de physionomie. Leconte sauve deux balles de match dans le tie-break du troisième set, puis inflige en quarante-trois minutes, deux bicyclettes (6/0 6/0) à un Motta médusé.

1988. 34 minutes de malheur

La finale dames de Roland-Garros 1988 est celle de la jeunesse. D'un côté, l'Allemande Steffi Graf, 18 ans et 11 mois, tenante du titre, qui n'a pas perdu un set de la quinzaine (vingt jeux de perdus en tout !). De l'autre, la Biélorusse Natasha Zvereva, tout juste âgée de 17 ans, championne du monde junior l'année précédente, treizième mondiale, qui a sorti la légende Martina Navratilova (n°2 mondiale) en huitièmes de finale. Mais tétanisée par l'enjeu, Zvereva passe complètement au travers de la finale. En trente-quatre petites minutes, elle ne marque que treize points et prend une double bicyclette (6/0, 6/0) pour ce qui devient la finale la plus courte de l'histoire du tournoi. Plus tard, Graf qui fera cette année-là le Grand Chelem avec en prime les Jeux olympiques, avouera regretter de ne pas lui avoir laissé au moins un jeu.



1989. L'audace de Chang

Le 5 juin 1989, le Tchécoslovaque Ivan Lendl, numéro un mondial et triple vainqueur du tournoi, affronte en huitième de finale de Roland-Garros, le dix-neuvième mondial, Michael Chang un jeune Américain de dix-sept ans. A priori, l'issue ne fait pas de doute. D'ailleurs, Lendl empoche les deux premiers sets (6/4 6/4). Mais dans la troisième manche, Chang se rebiffe (6/3). Au quatrième set, l'Américain poursuit son effort malgré les crampes qui sont apparues. Il mène 4-2. En face, Lendl fulmine et prend un point de pénalité, ce qui permet à Chang de passer à 5-2 avant de conclure le set. Pourtant, Michael Chang est complètement cuit. Au début du cinquième set, il prend malgré tout l'avantage (2-0) face à un Ivan Lendl déboussolé. Au troisième jeu, Lendl effectue un lob. Mais au lieu de défendre, Chang se précipite vers sa bouteille d'eau. Lendl égalise 2-2. Puis 3-3 et 4-3 pour Chang qui ne peut même plus s'asseoir au changement de côté. Mené 15-30 sur son service, l'Américain décide



tout d'un coup de servir à la cuiller ! Surpris, Lendl retourne, monte au filet et se prend un passing. À 5-3, le jeune Américain se voit offrir deux balles de match sur le service de son adversaire. Lendl rate son premier service. Mais au moment d'effectuer sa deuxième mise en jeu, il voit Chang s'avancer près de la ligne de service. Le public hurle. Lendl dépité, sert et commet une double faute ! Chang s'écroule sur le court. Quelques jours plus tard, il devient à dix-sept ans et trois mois le plus jeune vainqueur de Roland Garros.

1990. Carton rouge pour McEnroe

Dans le milieu feutré du tennis, il arrive qu'un joueur soit exclu du court pour comportement irrespectueux. Cela est déjà arrivé à plusieurs reprises par le passé. Au cours des permissives années *seventies* et *eighties*, le Roumain Ilie Nastase et l'Américain Jimmy Connors, huit disqualifications à eux deux, furent ainsi des parangons de ces délinquants des courts. Mais il serait injuste de ne pas accorder une place particulière à l'Américain McEnroe, qui avec ses colères légendaires, a longtemps alimenté le devant de cette scène particulière. Passons sur son crachat sur une spectatrice (Boston 1978), son bras

d'honneur au public New-yorkais (US Open 1979), son injonction à l'arbitre d'utiliser son micro en guise de suppositoire (US Open 1987), sa crise légendaire contre l'arbitre sur une balle de set en faveur d'Ivan Lendl (Roland-Garros 1988), j'en passe et des meilleures. Le 21 janvier 1990, l'ex-numéro 1 mondial, trente ans, affronte le Suédois Mikael Pernfors en huitième de finale de l'Open d'Australie. Visage badigeonné de crème solaire et gros bandana sur la tête, il se livre ce jour-là à un florilège d'insultes. Alors que les deux joueurs sont à égalité un set partout et que McEnroe mène 2-1 dans le troisième set, il vient se figer, mâchoire crispée, devant une juge de ligne coupable selon lui d'annonce erronée. L'arbitre lui inflige alors un avertissement. Il remporte toutefois le set. Mais la situation dégénère à nouveau dans la quatrième manche. Une faute en coup droit, un jet de raquette. Une nouvelle faute en coup droit et un nouveau jet de raquette fatal à son instrument de travail. Point de pénalité. Furieux, McEnroe demande l'intervention du superviseur. Un « fuck » sonore résonne sur le court. C'en est trop pour l'arbitre qui le renvoie directement au vestiaire. Après coup, la plupart des joueurs afficheront toutefois leur soutien à McEnroe.



1993 Le coup de couteau

Ce 30 avril 1993, la Yougoslave Monica Seles, âgée de dix-neuf ans, numéro une mondiale et triple vainqueur de Roland-Garros, affronte en quart de finale du tournoi de Hambourg la Bulgare Magdalena Maleeva. Elle mène 6-3 4-3. Les deux joueuses sont au repos. Soudain, un cri retentit. Seles se lève, puis s'effondre sur le court. Elle vient d'être poignardé par un homme entré pendant le changement de côté. Ce dernier, immédiatement maîtrisé par la foule, est un déficient mental. Fan de l'Allemande Steffi Graf, il espère par son geste fou, aider son idole à reprendre la tête du classement mondial. À 20h30, les médecins annoncent que Monica Seles est hors danger, les douze centimètres de la lame du couteau n'ayant pas touché sa colonne vertébrale. Monica Seles, devenue Américaine en 1994, tombe ensuite en dépression. Elle mettra plus de deux ans pour revenir au haut-niveau. Et alors qu'elle avait remporté huit tournois du Grand Chelem avant son agression, elle n'en remportera qu'un seul après 1993 (l'Open d'Australie, 1996), sans jamais pouvoir redevenir numéro une mondiale.



1995. Il pleut, il mouille



Depuis 1988, le court central de l'Open d'Australie possède un toit amovible. Heureusement, car lors de la demi-finale de l'édition 1995, un violent orage éclate à la fin du deuxième set, alors qu'André Andre Agassi est en train d'en découdre avec son compatriote Aaron Krickstein. Finalement, ce dernier est contraint d'abandonner alors qu'il est mené 6/4, 6/4, 3-0. Dommage, car quelques instants plus tard, une panne de courant provoque la défaillance du système de drainage du toit. Des trombes d'eau viennent alors se déverser sur

le court central qui, rapidement, se trouve transformé en piscine. Panique à bord : un spectateur nage le dos crawlé, Agassi est avec sa serviette sur le dos pendant l'interview, alors que l'Américaine Gigi Fernandez et la Biélorusse Natascha Zvereva, qui doivent disputer la finale du double dames, se mettent à danser les pieds dans l'eau. L'inondation gagne même les coursives et la salle de presse. Il faudra 24 h aux organisateurs pour tout remettre en état.



1996. La demande en mariage

En 1996, alors que Steffi Graf affronte en demi-finale de Wimbledon la japonaise Kimiko Date un spectateur balance : « *Steffi, will you marry me ?* » Graf sourit et après quelques secondes répond : « *How much money do you have ?* ».

1997. Le hold-up de Guga

Lorsque le Brésilien Gustavo Kuerten débarque à Roland-Garros en 1997, c'est un parfait inconnu qui figure à la soixante-sixième place mondiale. Au troisième tour, il élimine pourtant en cinq sets le vainqueur 1995, l'Autrichien Thomas Muster, numéro 5 mondial. Avec sa tenue bariolée, il s'occupe ensuite du redoutable Ukrainien Andreï Medvedev, puis élimine en quart de finale Ievgueni Kafelnikov, tenant du titre et numéro trois mondial. Il file ensuite en finale se frotter à l'Espagnol Sergi Bruguera, double lauréat en 1993 et 1994, qu'il balaye en trois sets secs (6-3, 6-4, 6-2). Son improbable sacre le fait bondir de quarante-neuf places au classement ATP. Il remportera ensuite deux autres Roland-Garros (2000, 2001) pour le plus grand plaisir d'un public parisien tout acquis à sa cause.



2001. Le miracle Ivanisevic



La finale hommes de cette édition de Wimbledon 2001 est particulière. D'abord parce qu'elle se joue un lundi à cause de la pluie tombée la veille. Du coup, les billets ont été remis en vente et les tribunes sont remplies de bruyants supporters australiens et croates. La rencontre oppose en effet Patrick Rafter au revenant Goran Ivanisevic, malheureux finaliste à trois reprises (1992, 1994, 1998), mais qui ne doit sa présence qu'à une wild-card puisqu'avec sa 125^e place, il est dans les profondeurs du classement mondial. Le match se joue avec un suspense incroyable. Les deux joueurs se retrouvent pour un cinquième set aussi incertain que disputé. À 7-7, la tension est à son comble. Finalement, le croate accède au paradis en l'emportant 9 jeux à 7, avant de fondre en larmes.

2004. Le match fou des argentins

En ce dimanche ensoleillé de juin, rien ne laisse présager le scénario rocambolesque que va connaître la finale hommes de Roland-Garros. Le match oppose deux solides gaillards argentins, Gaston Gaudio (44^e mondial) et Guillermo Coria (3^e mondial), qui vont en débattre sur le central. Coria joue d'emblée à merveille et colle 6-0 à son compatriote au premier set, puis 6-3 au second. Mais « El Mago » se crispe et laisse filer la troisième manche (4-6). Perclus de crampes et submergé par le stress, il se fait démolir dans le 4^e set que Gaudio remporte 6-1. Le cinquième set accouche d'un scénario épique. Coria a retrouvé des forces. Il fait le break, puis le perd. Les deux joueurs ont un mal fou à conserver leur service 5. Finalement, le drame s'achève avec la victoire de Gaudio (8-6) qui, après avoir sauvé deux balles de matches, s'adjuge ce titre improbable.

